

Il fait encore sombre dans le matin du monde

Chers frères et sœurs,

Nous voici embarqués pour une traversée de quatre jours, dans cette embarcation bien particulière qu'est un synode national.

La conduite d'un synode national, c'est un peu comme manœuvrer un paquebot : une manœuvre réussie, c'est un tas de catastrophes évitées, dit-on dans la marine (paraît-il). Notre navigation, avant même de larguer les amarres, aurait pu être compromise, et la barque sombrer dans le port.

En effet, Toulon va se trouver sous les caméras du monde entier, avec le passage de la Flamme olympique vendredi. Pour une fois, l'Église est au cœur de l'actualité, direz-vous peut-être ! Nous n'avions pas imaginé un seul instant cette situation quand, il y a trois ans, nous avons accepté avec reconnaissance l'invitation de l'Église de Toulon. Le passage de la Flamme olympique vient s'ajouter à la longue liste des épreuves surmontées avec succès par l'équipe extraordinaire, mobilisée ici, à Toulon, et qui a tout mis en œuvre afin que l'embarcation puisse appareiller en temps et en heure. Nous aurons à supporter quelques désagréments, bien mineurs au regard de ce qu'aurait été l'annulation pure et simple du synode. Nous n'en sommes pas passés très loin ! Rendez-vous samedi pour les applaudissements, une fois arrivés à bon port.

Vous savez peut-être combien j'aime les images, les histoires qui m'embarquent dans des périples homériques. Pour écrire ce message, j'ai été presque noyée sous les images : la mer bien sûr, le ciel si lumineux, la Flamme évidemment (avec la mélodie qui va

avec, vous l'avez ?), le vent marin (de l'Esprit), le sport bien sûr (l'apôtre Paul lui-même courait pour atteindre le but), les bateaux...

Et pourtant, je ne suivrai pas ces évocations maritimes. Vous y avez eu droit l'année dernière déjà, et je n'apprécie pas assez la navigation pour y revenir.

Non, c'est une autre image qui m'a accompagnée à plusieurs reprises ces derniers mois et qui est nettement moins agréable : le vide, le tombeau vide, les mains vides. Alors je nous invite à laisser le ciel, le soleil et la mer pour un peu de temps. Ils seront encore là à notre retour.

Évangile de Jean chapitre 20, verset 1 : *Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine vient au tombeau dès le matin, alors qu'il fait encore sombre, et elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau.*

Il fait encore sombre dans le matin du monde et un tombeau occupe mon esprit : le tombeau où gisent les espoirs de paix, de vie et de justice ; le tombeau où gisent les personnes tuées, israéliennes, palestiniennes, ukrainiennes, russes, arméniennes, congolaises, soudanaises, ouïgoures, haïtiennes (et méditerranéennes...) et la liste est tellement plus longue... Dans le monde entier, le nombre de personnes qui meurent dans les combats, qui sont forcées de quitter leur foyer ou qui ont besoin de secours urgent pour survivre n'a jamais été aussi élevé depuis des décennies¹. Chacune de ces situations nous concernent dans ce village qu'est devenu le monde. Je voudrais que nous nous arrêtions le temps d'un message sur trois d'entre elles.

¹ International crisis group, site web.

La République démocratique du Congo est appelée un sous-continent. Grande comme quatre fois la France, elle est riche, pour son plus grand malheur, riche de ses mines de diamants et de minerais précieux, comme le Coltan. En raison de sa capacité particulière à stocker et à libérer l'énergie électrique, ce minerai est utilisé dans les téléphones mobiles, les ordinateurs portables et autres appareils. Avec le développement de la technologie 5G, la demande de coltan congolais augmente sans cesse. Mais ceci n'est pas une bonne nouvelle pour la population de la RDC. Une grande partie du coltan du pays est extraite grâce au travail des enfants qui sont employés dans les mines, où ils sont victimes de toutes sortes de violence, et où ils sont aussi exposés quotidiennement au radon, une substance radioactive associée au coltan². Avec cela, depuis 25 ans, la violence des bandes armées pour chasser les paysans de leurs terres et ainsi posséder les mines de Coltan a fait bien plus de 6 millions de morts, dans une indifférence quasi générale. Et la violence continue dans l'Est de la RDC, pour que les multinationales aient assez de minerai pour fabriquer nos ordinateurs et nos téléphones portables.

Ce conflit nous concerne.

Comme nous concerne le conflit qui se déroule sur le sol ukrainien depuis deux années maintenant. Pas seulement parce que cette guerre est en Europe, mais aussi parce que la politique de la Russie s'appuie sur un argumentaire religieux, porté par le patriarcat orthodoxe de Moscou, qui ne peut laisser indifférent. Voici un petit extrait de ce qu'on peut lire sur le site officiel du Patriarcat de Moscou, siège de l'Église orthodoxe russe :

« L'opération militaire spéciale est une nouvelle étape de la lutte de libération nationale du peuple russe contre le régime criminel de Kiev et l'Occident collectif, qui est derrière lui, menée sur les terres du Sud-Ouest de la Russie depuis 2014. Pendant l'OS, le peuple russe avec des armes défend sa vie, sa liberté, son statut

d'État, son identité civilisationnelle, religieuse, nationale et culturelle, ainsi que le droit de vivre sur sa propre terre à l'intérieur des frontières de l'État russe uni. D'un point de vue spirituel et moral, une opération militaire spéciale est une guerre sainte, dans laquelle la Russie et son peuple, défendant l'espace spirituel unique de la Sainte-Russie, remplissent la mission de la Liste unique du roi unique, qui protège le monde de l'assaut du mondialisme et de la victoire de l'Occident, qui est tombé dans le satanisme. »

En lisant cela, je ne sais pas ce qui me fait le plus peur : penser que le patriarche orthodoxe Cyrille croit ce qu'il écrit, ou bien penser qu'il n'y croie pas.

Ce conflit nous concerne.

Comme nous concerne ce qui se passe en Israël-Palestine.

Ce qui s'est passé en Israël-Palestine, je n'ai pas trouvé de mots pour le décrire. L'horreur des actes perpétrés le 7 octobre, je n'ai pas voulu la voir. Alors comme d'autres, j'ai éteint la radio, incapable de supporter même leur évocation. Mais on ne peut pas y échapper indéfiniment. L'horreur finit toujours par sauter au visage. J'avais baissé la garde et ouvert le livre écrit par Joann Sfar, *Nous vivrons*, paru il y a quelques jours. Ces horreurs m'ont rattrapée.

On connaissait ce processus de déshumanisation qui conduit, par un endoctrinement dès l'enfance, à faire croire que l'autre n'est pas un humain, mais juste une vermine à écraser. Il était rangé au rayon historique. J'avais voulu croire que cela n'existait plus. Sans doute était-ce pour ne pas souffrir, pour ne pas être écrasée par l'impuissance.

Aujourd'hui, le traumatisme des juifs qui avaient cru que le pays d'Israël pouvait être un lieu sûr, un abri que ne pouvait pas atteindre le poison de l'antisémitisme, et qui ont basculé dans la peur, que dis-je, la terreur, est terrible.

² Institut d'Études de sécurité, ISS, site web.

Que des hommes, des femmes, des enfants palestiniens, puissent être exterminés par mesure de représailles, est indigne d'un État de droit. Terrible contagion du poison de la déshumanisation.

Au milieu de ce chaudron, nous pleurons aussi avec nos sœurs et frères chrétiens en Israël-Palestine, régulièrement harcelés par l'État d'Israël, car palestiniens, chassés de chez eux, agressés.

Israël, Palestine, terre où se mêlent le sang des croyants des trois religions abrahamiques, terre où deux peuples sont conduits par l'histoire à cohabiter et que quelques dirigeants sans scrupule, et d'autres nourris d'une idéologie mortifère, entraînent dans l'abîme.

Ce conflit nous concerne.

Ces trois conflits nous touchent de manière différente. Toutefois, de manière semblable, je me sens totalement impuissante.

Que faire pour que les multinationales cessent, toutes ensemble, le pillage de la RDC ?

Impuissance.

Et face à l'idéologie propagée par la Russie ?...

Impuissance.

Que faire pour que le conflit israélo-palestinien n'engendre pas encore plus de souffrance ?

Que faire pour que cessent dans le monde les agressions contre les juifs, contre les musulmans, contre les chrétiens ?

Impuissance.

Dans l'obscurité du matin du monde, je suis devant ce tombeau, lieu où s'est fracassée l'espérance du monde. Et la pierre a été roulée.

Le tombeau est vide. La mort a été traversée. « *Dans la fin, le commencement* »³ écrit le théologien allemand Jürgen Moltmann. L'espérance chrétienne n'est pas un optimisme gentillet ni même un courage dans les épreuves. Elle est relèvement après la mort, elle est surgissement de vie là où tout a été

piétiné et détruit. Elle est cette possibilité reçue de se remettre debout après avoir sombré. Elle est la vision prophétique d'un avenir possible, promis par Dieu. Dans la fin, le commencement. Comme un rameau qui jaillit d'une vieille souche.

Comment les chrétiens peuvent-ils être les témoins, même tremblants, d'une espérance folle ?

Je vous avais dit que nous ne penserions plus à la mer ni au ciel pendant un moment. J'aimerais prendre encore un peu de temps autour de ce mot d'impuissance.

J'y ai été conduite par plusieurs chemins ces derniers mois. Avec Olivier Abel et son livre, *De l'humiliation*⁴. J'y ai lu la description de la société contemporaine comme d'une machine à fabriquer de l'impuissance. En effet, tous les outils développés nous donnent l'illusion d'une puissance qui augmente réellement sans cesse, mais qui du même coup enlève petit à petit à l'humain des compétences.

Devant mon téléphone à court de batterie : impuissance. Quand il est chargé et connecté, je peux me déplacer et m'orienter partout. Mais quand il s'éteint, malgré mon écran plein de coltan, je suis complètement perdue. Avant l'invention du téléphone portable, combien étions-nous à ne jamais partir sans une carte routière, ou un plan de la ville ? Nous étions parfaitement autonomes dans nos déplacements. Autonomie perdue... quand nous dépendons maintenant entièrement de nos téléphones. (Faites demi-tour immédiatement...)

Devant mon ordinateur qui plante : impuissance et agacement... fort agacement. J'en connais même qui ont cassé des écrans d'ordi, juste par « impuissance ».

Devant l'impossibilité d'avoir un rendez-vous par internet pour les démarches administratives : impuissance et désespoir. L'impuissance devant la dématérialisation des relations administratives fait basculer des vies

³ Jürgen Moltmann, *Théologie de l'espérance*, Cerf-Mame, 1970.

⁴ Olivier Abel, *De l'humiliation*, éd. Les liens qui libèrent, 2022.

humaines. Telle personne qui se retrouve en situation irrégulière du fait de l'impossibilité d'obtenir un rendez-vous, qui du coup perd son travail. C'est la descente aux enfers en accéléré. Je suis certaine que vous pensez à d'autres situations où l'humain est impuissant devant la machine.

Aujourd'hui, la conviction que nos enfants vivront mieux que nous, conviction qui a porté les générations qui nous ont précédés, s'est effondrée. L'accélération de la société, c'est-à-dire le fait qu'il faille toujours innover pour simplement maintenir ce qui existe, cette accélération entraîne la crise écologique, l'épuisement de la biodiversité et des ressources naturelles (même le coltan, un jour !), et notre épuisement psychique, si bien décrit, entre autres, par le sociologue et philosophe Hartmut Rosa.

Nous courons, nous courons après le temps. Nous entendons des « j'ai pas l'temps » sans arrêt. Nous courons après les innovations permanentes qui exigent de nous que nous nous adaptions constamment. Et nous n'avons plus en face que des machines qui attendent de nous des réponses standardisées à des questions qui ne sont pas celles que nous voulons leur poser.

Récemment, afin de consulter je ne sais plus quel service, j'ai dû jouer 8 fois de suite à cliquer sur des cases où apparaissaient successivement des voitures, des feux de circulation, des vélos, puis des passages piétons, puis des arbres et je ne sais quoi encore. Je suppose que je devais répondre faux à chaque fois, pour bénéficier de tellement d'essais. Au fur et à mesure du jeu, si c'en est un, j'essaie de comprendre comment a été paramétrée la machine. Prend-elle en compte le bord du feu tricolore, ou le coffre de la voiture ? Le tronc de l'arbre était-il encore de l'arbre ? Trop de réflexion... Au bout de 8 essais, j'ai eu le droit de recevoir un code sur mon téléphone, code que je devais inscrire dans des cases qui malheureusement n'étaient

pas actives. Conclusion, je suis certainement un robot pirate. Et je n'ai pas accédé au service recherché.

Sur quoi puis-je agir vraiment, finalement ?

L'impuissance s'accompagne alors du sentiment d'être humilié, c'est-à-dire de n'avoir aucune possibilité d'agir par soi-même, de n'être capable d'aucune performance, donc de ne rien valoir.

Olivier Abel décrit l'humiliation dans les rapports de force, quand le faible est écrasé sans possibilité de recours à des contre-pouvoirs. Il décrit l'humiliation dans le monde du travail, où la personne qui travaille doit toujours être plus flexible, s'adapter toujours d'avantage aux nouveaux systèmes, aux nouveaux logiciels, aux nouvelles manières de faire, tout en sachant qu'elle est remplaçable du jour au lendemain, et donc totalement inutile. L'humain, s'il n'est pas employable ni suffisamment consommateur, est tout simplement considéré comme superflu⁵. « *Aujourd'hui, écrit Olivier Abel, beaucoup trop d'humains se sentent superflus dans notre société et dans notre monde, et c'est sans doute la forme la plus massive de l'humiliation actuelle, dont les ravages à moyen et long terme sur les individus et la société sont gigantesques* ».

N'est-ce pas ce sentiment d'humiliation qui poussent les personnes à prendre d'autres voies politiques que les partis traditionnels, et à suivre des leaders qui leur disent « je comprends votre colère, j'entends votre sentiment de déclassement ». Les solutions proposées ne sont malheureusement pas celles qui parlent de solidarité et de partage.

Car le sentiment d'être humilié, d'avoir été humilié, quand il est ruminé, entraîne l'être humain dans le ressentiment, cette maladie de l'âme si bien décrite par Cynthia Fleury. L'impuissance, la colère non adressée, longtemps couvée, provoquée par une blessure réelle, et nourrie par la perte d'un territoire idéal fantasmé, gangrène alors toute

⁵ Olivier Abel, *De l'humiliation*, p. 48-49.

l'existence. Ce ressentiment, ce sentiment d'être inutile, quantité négligeable, cette humiliation permanente ne peut qu'engendrer une violence aveugle, des bouffées délirantes, des irruptions de colère non adressée. Et par-dessus tout, le fait que l'autre devient insupportable. Car celui ou celle qui est au milieu de mon chemin, celui ou celle qui entrave ma course, celui ou celle qui me ralentit, est finalement l'ennemi, il ou elle devient l'ennemi. L'humain sur mon chemin reçoit une violence dont il n'est pas responsable, mais comme il n'y a personne d'autre, il est désigné comme le coupable idéal. À tel point que l'aventure démocratique est aujourd'hui confrontée à cette maladie. « Nous voilà, individus et État de droit, devant un même défi : diagnostiquer le ressentiment, sa force sombre, et résister à la tentation d'en faire le moteur des histoires individuelles et collectives⁶. »

Il fait sombre ce matin-là.

Marie-Madeleine court trouver Simon Pierre et l'autre disciple, l'ami de Jésus, et elle leur dit : On a enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis !

Devant l'inouï du tombeau ouvert, Marie-Madeleine court, elle court chercher les disciples, qui courent à leur tour.

Pourquoi courir ? Elle n'a pas le temps, déjà... du temps du Christ ? Et pourquoi pas si c'est courir pour d'autres, vers d'autres, pour partager la joie ?

Affirmer « dans la fin, le commencement », c'est regarder ailleurs, lever les yeux, se retourner pour découvrir un autre chemin. Imaginer, rêver, essayer, faire un premier pas. C'est être créatifs et ne pas hésiter à innover. C'est affirmer qu'un autre chemin est possible que la violence et la contagion du ressentiment. Quand l'impuissance étreint et menace de faire sombrer dans la folie ou la violence, un geste, un seul geste déjà peut faire sortir de la sidération. Dans chaque situation,

l'imagination peut faire surgir des pistes d'action heureuses et bénéfiques.

Cela peut être chercher à savoir comment mon téléphone portable a été fabriqué.

Ou décider de participer au programme EAPPI. Répondant à l'appel des chrétiens de Palestine, ce « Programme d'accompagnement œcuménique en Palestine et Israël » a été imaginé par le Conseil œcuménique des Églises en 2002, pour manifester dans ces territoires, la solidarité chrétienne. Des personnes du monde entier viennent accompagner les Palestiniens dans leur vie quotidienne pendant trois mois, pour être témoins de leurs conditions de vie. Ce programme, malheureusement, est toujours nécessaire et se poursuit depuis 22 ans. (C'est une course au long court... un marathon de la persévérance et de la fidélité.) Le Conseil œcuménique des Églises invite les Églises de France à s'y engager de manière plus significative.

Voilà une idée. Depuis que l'Église protestante unie de France a ouvert la possibilité d'un temps sabbatique aux ministres, ce séjour de trois mois d'accompagnement des personnes en Israël-Palestine pourrait se vivre durant cette période. C'est une manière d'imaginer comment sortir de l'impuissance. Accompagner, vivre avec tout simplement.

Que faire pour la paix en Ukraine et en Russie, à notre niveau ? Bien sûr, on peut accueillir des personnes, des familles réfugiées. Les Églises et paroisses l'ont fait largement en lien avec les entraides. On peut aussi soutenir les actions conduites par nos Églises sœurs en Ukraine, notamment l'Église luthérienne qui accompagne de nombreuses personnes déplacées à l'intérieur du pays. On peut aussi dialoguer avec les responsables orthodoxes russes en France et leur manifester notre soutien quand ils tentent de faire entendre une voix discordante.

⁶ Cynthia Fleury, *Ci-gît l'amer : Guérir du ressentiment*, 2020, Gallimard.

On pourrait penser que la course de Marie-Madeleine n'est rien d'autre qu'une agitation inutile. Pourtant, en ramenant avec elle Pierre et l'autre disciple, elle leur permet d'accéder au tombeau, vide, presque vide. Pierre entre et pas l'autre. Puis l'autre entre aussi. « *Il vit et il crut* » (v8).

Mais qu'a-t-il vu qui engendre en lui la foi ?

Il est entré dans le tombeau, dans ce lieu de mort et de fin absolue, tombeau qui aurait dû être le réceptacle du corps de Jésus, et qui pourtant est vide. Ici des bandelettes, là un linge, roulé à part. Ce sont des traces non-signifiantes immédiatement, des traces à interpréter.

Et de l'autre disciple, après les avoir vues une fois, puis une deuxième fois, le texte affirme sans autre explication : « *Il vit et il crut* ».

Mais revenons à Marie qui, dehors, pleure comme une madeleine (c'est triste comme on peut créer des expressions idiotes...). Elle cherche son Seigneur et ne sait pas où on l'a mis. Jésus est là, qui l'interroge, mais elle croit que c'est le jardinier. Elle le reconnaît quand il l'appelle par son nom « Marie ». « *Elle se retourna et lui dit en hébreu : Rabbouni ! – c'est-à-dire Maître ! Jésus lui dit : Cesse de t'accrocher à moi, car je ne suis pas encore monté vers le Père.* »

Un tombeau vide, des mains qui s'ouvrent, qui acceptent de lâcher ce qu'elles tiennent, pour rester vides. La résurrection se reçoit de l'absence, du vide, du manque, du laisser partir, de l'ouverture à ce qui doit advenir, de l'espace laissé à l'autre. Du silence aussi.

Au fondement de notre foi, un tombeau vide et un aveu d'ignorance « On a enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis. »

Ce vide me fait penser au silence qui peut suivre une question importante, sur un sujet grave. Un sujet de vie ou de mort. La question est posée. Elle pourrait rester suspendue, rester ouverte sans réponse. Alors je verrais bien comment elle se développe, comment, chemin faisant, elle se transforme. Nous savons si peu de la vie, si peu de l'autre !

Laissons du temps aux questions importantes. Je ne pense pas particulièrement au sujet qui va nous occuper durant le synode, que nous avons laissé suffisamment ouvert et pour lequel il est bon de prendre des décisions, d'imaginer des propositions créatives... Non, je pense à ces questions existentielles, comme le débat actuel autour du projet de loi sur la fin de vie. 48h pour décider de sa fin de vie ? Ça n'est pas sérieux !

Laissons du temps aux questions importantes. Laissons-les creuser en nous leur chemin, comme celle que posait Jésus « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ».

Ne nous précipitons pas vers des réponses rassurantes, comme ces doudous qui tentent de faire oublier l'absence du parent. Ne nous jetons pas sur des réponses toutes faites, qui ne sont là que pour masquer notre propre inquiétude de ne pas savoir et nous donner de la contenance. Sachons rester, personnellement et comme Eglise, des interlocutrices et interlocuteurs capables de garder précieusement les questions ouvertes, et capables de dire « je ne sais pas, mais je vais cheminer avec toi pour voir où va cette question. Je vais expérimenter avec toi, et tu vas m'apprendre ce qui compte pour toi. »

Au cœur de l'absence et de l'ignorance, seul l'appel de son nom par le Seigneur fait se retourner vers la vie Marie-Madeleine. À sa suite, seul l'appel de mon nom par le Seigneur m'a fait tenir debout. Je ne sais rien d'autre que cette reconnaissance, que cette confiance placée en moi, incompréhensible et pourtant vitale. Il me connaît par mon nom. Il vous connaît par votre nom, il vous appelle à la vie. Aussi l'Eglise est-elle la communauté de celles et ceux qui se savent pauvres, ignorants, balbutiants, pas très solides sur leurs jambes et dans leur foi, pas très érudits, peureux souvent, aveugles parfois, qui vivent seulement d'un appel. Ils et elles ont été appelées par leur nom. Nulle condition n'est posée à cet appel. Aucune exigence de pedigree. Les disciples eux-mêmes formaient une bande passablement hétérogène. Aucune condition de

connaissance dogmatique. Le vide du tombeau se reçoit dans le saisissement du cœur.

Je crois que nous n'avons pas fini d'explorer ce que signifie une foi qui naît d'un tombeau vide et d'un appel. Ni les conséquences de cette vie de foi.

Être témoin de cet appel qui tient ma vie, c'est témoigner à celles et ceux que je croise qu'ils et elles comptent de manière incommensurable.

Dans une société où n'existe que ce qui se compte, la résurrection invite à regarder et cultiver ce qui compte.

C'est ce que le philosophe Dominique Collin appelle la désistance : « *cultiver en soi ce qui n'a pas de place dans le monde, toutes les ressources de l'esprit, l'intelligence, l'intériorité, la patience. Alors que l'époque capitaliste est un fait social total — la commune recherche des profits individuels — le monde "à venir" du christianisme n'a absolument rien à voir avec ce fait social total. Le christianisme doit être l'aiguillon qui fêle le monde capitaliste. Le christianisme est un presque rien que Dieu a choisi pour réduire à néant ce monde qui se prend pour tout.*⁷ »

Cultiver son regard pour voir la beauté, partout autour. C'est le visage de l'enfant barbouillé de chocolat et qui rit aux éclats. C'est la fleur qui éclot dans une fente du bitume. C'est l'arc-en-ciel qui joue avec le soleil au-dessus des immeubles. C'est le vent et les vagues qui jouent à mouiller les passants sur la place.

Cultiver le silence. Attendre suffisamment longtemps avant d'écrire un message ou un commentaire sur les réseaux sociaux. L'attente permet de se demander si le message est bien nécessaire, s'il est juste, s'il est pertinent, s'il enrichit l'autre, s'il est vrai.

Cultiver la patience ensuite. Transformer les frustrations en travail intérieur.

Cultiver la reconnaissance. Prendre le temps de regarder, d'admirer, de sourire, de voir l'autre dans la rue et le reconnaître comme un humain. Prendre le temps de vous voir, et de trouver notre Eglise riche et belle de ces parcours, de ces visages ?

Cultiver ce qui compte conduit à laisser la place, laisser de la place, laisser de l'espace à l'autre.

Dieu lui-même ne nous a-t-il pas laissé la place en nous confiant ce monde ?

Marion Muller-Colard écrit ceci : « *Il y a des moments dans la vie où il n'y a rien d'autre à faire que compter sur les grandes eaux de nos dangers pour amener sur la berge ce qui doit être ramené.*

*Qu'est-ce que la berge, on ne le sait pas vraiment. Peut-être l'endroit où nos vies sont racontables.*⁸ »

Je crois que l'Eglise aujourd'hui a pour mission de poursuivre l'élaboration du récit de l'histoire de l'humanité avec Dieu. Les témoins sont celles et ceux qui racontent une histoire à laquelle ils participent. Être Eglise de témoins, c'est raconter, encore et toujours, inlassablement, qu'un avenir existe dans l'amour de Dieu, à travers toutes les craintes et les horreurs. C'est proclamer que chaque personne est appelée par son nom, que chaque personne est digne dans le regard de Dieu, qui est « *mon Dieu et votre Dieu, dit Jésus à Marie-Madeleine, mon Père et votre Père*⁹ ».

C'est écrire ce que raconterons nos enfants. C'est vivre que les humains sont tous frères et sœurs, et que c'est ensemble qu'un avenir est possible. Tous ensemble, tissons ce récit, dans le temps que Dieu nous a donné de vivre. Dans ce matin sombre, vivons l'aujourd'hui de l'espérance, embarqués ensemble et portés par le vent de Dieu !

Emmanuelle Seyboldt, pasteure

⁷ Dominique Collin, conférence donnée à Montpellier le 9 mars 2024.

⁸ Marion Muller-Colard, *Wanted Louise*, Gallimard, 2020.

⁹ Jean 20.17.